

## Strass

L'horloge de la gare de l'Est indiquait 18h15, il allait monter dans le train Orient Express Venise lorsque son cellulaire sonna. Agacé par cette communication entrante qu'il n'attendait pas, il déposa sans ménagement ses deux bagages de cuir brun pour fouiller la poche intérieure de son veston. Après 4 sonneries, il décrocha :

- Louis Kuhlman, j'écoute...

Il se détendit peu à peu, alors que son interlocuteur monopolisait la parole. Il hocha la tête quelquefois, émit un acquiescement marmonné avant de finalement conclure :

- Je te remercie pour ces excellentes nouvelles. Félicite toute l'équipe de ma part... Oui.... Je te rappelle demain à mon arrivée à Venise afin de faire le point... Merci....

L'air satisfait, il rangea le téléphone portable à sa place. Un steward, parfait dans sa livrée bleu-marine et or, s'approcha de l'homme d'affaires avec un sourire affable :

- Est-ce que je peux renseigner Monsieur ?
- Hum. Oui, certainement. J'ai une réservation au nom de Mr Kuhlman.

Le jeune employé ouvrit le porte-document arborant les armes de la compagnie Venice Simplon-Orient-Express et compulsa une longue liste de noms.

- Permettez-moi de vous accompagner à la voiture 3309. Votre steward attitré sera Nicolas pour toute la durée du voyage sur notre ligne. Je m'occupe de vos effets ?
- Allez-y.

A sa suite, Louis remonta le large quai, insensible à l'euphorie générale. Un groupe d'une dizaine de personnes s'étreignait, se promettant d'appeler dès l'arrivée. Plus loin, il croisa un couple d'amoureux transis, illuminant de leur bonheur la grisaille de cette fin d'après-midi parisien. Puis, son guide stoppa et l'invita à entrer dans la rame rutilante. Dès le sas, le style général du wagon s'affichait, arborant des décorations florales discrètes, dans le plus pur style art-déco des années 30. Louis se sentit immédiatement à son aise dans cette ambiance racée.

- Voici votre cabine, individuelle conformément à votre demande.

Le steward déposa ses sacs à côté de la porte puis il s’effaça, laissant Louis s’installer en paix. La banquette en velours confortable se mariait avec les cloisons peintes dans des couleurs naturelles et reposantes. Il ôta sa veste, l’accrochant au porte-manteau de l’envers de la porte, puis desserra sa cravate. Le petit cabinet de toilette privatif l’invitait à se rafraîchir, il profita longuement de la douce sensation de l’eau chaude coulant dans ses mains, s’éclaboussant légèrement le visage et la base du cou. On frappa à la porte. Tout en se saisissant d’une des deux grosses serviettes-éponges mises à sa disposition, il invita le visiteur à entrer. Un deuxième steward, aussi impeccable que le premier, apparut dans l’entrebâillement de la porte :

- Excusez-moi de vous déranger Monsieur. Je suis Nicolas, votre steward. J’espère que vous passerez un agréable moment sur ce train à destination de Venise. Si vous avez besoin de moi, ce bouton permet de m’appeler. Désirez-vous une boisson chaude ?
- Un thé, s’il vous plait.
- Je vous apporte cela.

Refermant la porte avec discrétion, Nicolas laissa Louis seul avec ses pensées un très court moment avant de revenir, non sans avoir de nouveau frappé à la porte, muni d’un plateau doré. Il déposa sur l’unique table de la cabine une théière de porcelaine blanche, une tasse et un sucrier assortis. Dans une assiette métallique, une cuiller accompagnait le service harmonieusement arrangé avec une serviette en tissu et quelques sucreries.

- Le dîner est servi dans les voitures-restaurants à partir de 19h. La voiture Lalique se situe vers la queue du train, alors que vous trouverez les voitures Orientale et Etoile du nord vers l’avant.
- Merci. Laissez-moi maintenant, j’ai à faire.

Plein de déférence, le steward salua une dernière fois Louis avant de s’éclipser. Ce dernier tourna le loquet de sa cabine, garantissant sa tranquillité, puis déposa son sac sur l’un des sièges avant de s’y asseoir lui-même, à côté. Le sifflet assourdi du chef de gare retentit puis le train s’ébranla doucement, étrangement silencieux, comme planant au dessus des voies. Les silhouettes des abandonnés sur le quai défilèrent, puis les murs gris remplacèrent la gare et le train accéléra.

Un rougeoiement tamisé brisa l’obscurité, émanant de la lampe de travail sur la table. Sirotant son thé, Louis s’installa confortablement en observant le paysage au crépuscule. Après quelques minutes, la vue de la ville ordinaire le lassa. Il tira une paire de gants noirs

d'une pochette de son bagage et les enfila avec attention, sans se presser. Et il commença à déballer ses affaires...

Désormais, le train filait à travers la campagne, illuminant brièvement de ses phares puissants les proches abords de la voie ferrée. Quelques rares cabines demeuraient éclairées mais la majorité des voyageurs dégustait les mets délicats des grands cuisiniers, se pavanant dans des tenues hors de prix dans les restaurants d'une époque révolue.

Louis prévoyait de dîner légèrement en retard pour une fois. Encore dans sa cabine, il vérifiait une ultime fois un papier dont le titre, « Attribution des cabines », se découpait en larges capitales d'imprimerie en dessous des armes de la compagnie de chemin de fer. Louis jubilait, un léger sourire au coin des lèvres. Sa chance si insolente lui offrait encore une fois la garantie du succès en le plaçant si près de son but. Il replia le papier en quatre et le glissa dans sa veste.

Il poussa le verrou et entrouvrit la porte : personne. Il remonta l'allée, comptant les portes, ses pas amortis par la moquette généreuse de l'allée, s'astreignant à adopter une attitude décontractée afin de ne pas éveiller les soupçons d'une éventuelle rencontre.

Une porte ouverte l'intrigua et il jeta un œil discret tout en hâtant le pas. Le steward, penché en deux, convertissait la cabine d'un voyageur en chambre pour la nuit. Après un rapide calcul, Louis estima qu'il disposait d'un temps bien suffisant pour son affaire. Deux cabines plus tard, il stoppa finalement devant celle du baron Von Strasser. Quelques bruits d'assiettes provenaient du restaurant, se détachant sur le ronronnement du train.

Profitant de sa solitude, il tira prestement un passe-partout de sa veste et fit jouer la serrure de la porte. Louis se faufila immédiatement dans la cabine sombre, refermant délicatement la porte derrière lui. Soulagé, il constata que les couchettes étaient déjà préparées, limitant ainsi les risques de se faire surprendre par le steward ou un de ses collègues.

Les bagages imposants du baron réduisaient drastiquement l'espace vital et rendaient la circulation peu aisée. Enjambant une grosse valise, Louis avisa immédiatement la petite sacoche qui accompagnait toujours l'homme dans ses déplacements. Plusieurs mois à jouer le confident permettait de violer tous les secrets, même du plus prudent des égoïstes. Grâce au double des clés, il ouvrit la serrure compliquée et put accéder sans difficulté à la poche secrète ménagée dans la doublure épaisse.

Avec un sourire mauvais, il s'empara enfin du bijou tant convoité. Avec force, il lutta contre l'envie de savourer ce moment de triomphe et enfourna, sans n'y prêter aucune attention, son butin dans sa poche. A la place des diamants, il plaça une pâle copie de strass, ricanant

de la farce cruelle. Prestement, il remit ensuite tout en place, pressé de ne pas s'attarder en ce lieu dangereux.

Dans la voiture Orientale, les riches lampes aux formes alambiquées exhalaient une lumière jaunâtre, colorant les convives d'une teinte orangée surréaliste. Louis poussa la porte principale et un steward, arborant une livrée blanche et noire, l'accueillit.

- Bonsoir Monsieur.
- Je recherche... oh cher ami vous voici enfin !
- Mon cher Louis ! Quel bonheur de vous voir, je craignais que quelques affaires vous aient retenu sur Paris.
- Mais non cher Baron, je ne raterais jamais un voyage en votre compagnie dans un lieu aussi charmant. Tout simplement, je vous cherchais dans la voiture Lalique !

Rejoignant l'assemblée, Louis s'installa à la table du baron Von Strasser, se mêlant avec grâce et habitude aux mondanités du lieu, badinant avec ces dames et flattant le baron. Pourtant, sous son air courtois, il imaginait avec une malsaine complaisance les traits déformés de haine du baron découvrant la disparition de son précieux collier, regrettant de devoir disparaître avant d'assister à cette scène sans nul doute mémorable.